

Des bruits qu'on ne peut retenir

Brigitte Denker-Bercoff

Numéro 7, 2014

Le Potin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1089211ar>

DOI : <https://doi.org/10.21083/nrsc.v0i7.3023>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Le conte sénégalais « N'Gor Niébé » met en évidence une affinité entre le potin et le pet, que dénominations et expressions figées confirment en anglais comme en français. L'hypothèse est que le potin est l'équivalent d'une parole de sphincter, basement corporelle par son contenu, son fonctionnement et sa fonction sociale. Tout comme le pet, il est à la fois vide, inconvenant et vital. S'il agit comme un régulateur entre pouvoir de l'individu et pouvoir de la communauté, il demande lui-même à être régulé.

Éditeur(s)

University of Guelph, School of Languages and Literatures

ISSN

2292-2261 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Denker-Bercoff, B. (2014). Des bruits qu'on ne peut retenir. *Nouvelle Revue Synergies Canada*, (7), 1–4. <https://doi.org/10.21083/nrsc.v0i7.3023>

© Brigitte Denker-Bercoff, 2014



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Des bruits qu'on ne peut retenir

Brigitte Denker-Bercoff
Université de Bourgogne
France

Comment saisir les spécificités d'une parole volatile comme le potin ? Plus que tout autre, elle a une propension à la propagation, à la dispersion, à la métamorphose, de forme comme de contenu: rien ne l'arrête, rien ne la fixe - un potin épinglé et figé dans un livre, est-ce encore un potin ? Non, c'est de la littérature, le volume *Potins, cancans et littérature* le démontre à chaque page (Solomon & Chamayou, 2006). La mise au jour des caractéristiques pragmatiques et discursives du potin y révèle ses affinités avec la littérature, il en est la source, il en fournit les lois. Ce à quoi je m'attacherai ici ne relève plus des rapports entre la forme et le contenu, ni des situations d'énonciation ou d'interlocution, mais de la fonction sociale du potin: de quoi le potin est-il le signe ? L'hypothèse est qu'il indique un rapport au corps sortant des comportements acceptables et qu'il opère comme un régulateur, par lequel la communauté réaffirme son pouvoir sur l'individu.

Pour illustrer cette hypothèse, voici un conte du Sénégal, recueilli par Birago Diop, médecin de brousse dans l'entre-deux guerres; il est extrait des *Contes d'Amadou Koumba* et s'intitule « N'Gor Niébé » (Diop, 1961 : 41-45). C'est un conte à double détente: il commence par une histoire « apéritive », celle de Mawdo, le vieux peulh du Macina qui s'était oublié un soir de palabre jusqu'à faire entendre un bruit incongru. Chacun, vieux et jeunes, s'étant regardé et l'ayant dévisagé ensuite, Mawdo s'était levé et, plongeant dans la nuit, avait disparu vers le sud. (...) Il était resté sept fois sept ans dans la forêt, au pays des hommes nus.

La nostalgie le pousse, après ce long exil, à tenter de retourner chez les siens, et, arrivant un soir sur les rives du Niger, il s'approche d'un grand feu, autour duquel se réchauffent des bergers, lorsqu'il entend:

- Je te dis que ce n'est pas si vieux que cela !
 - Je t'assure que c'est plus vieux. Ecoute, mon père m'a dit que c'était l' « année du pet ».
- Le vieux Mawdo entendit et, s'en retournant, alla finir ses vieux jours là-bas, là-bas, dans le sud...

N'Gor Sène, le héros de l'histoire principale n'avait jamais entendu parler des malheurs de Mawdo; il habitait une contrée trop éloignée pour que l'histoire l'ait atteinte.

Cependant, depuis qu'il avait reconnu sa droite de sa gauche, il n'avait jamais voulu manger des haricots. Quelle que fût la manière dont on les préparât, quelle que fût la sauce dont on les accommodât, sauce à l'arachide pimentée ou à l'oseille acide, quelle que fût la viande qui les accompagnât: côtelettes de chèvre ou cou de mouton, tranches de boeuf ou d'antilope, N'Gor n'avait jamais touché aux niébés, jamais un grain de haricot n'avait franchi sa bouche.

Chacun savait que N'Gor était celui-qui-ne-mange-pas-de-haricots. Mais, explique qui pourra, personne ne l'appelait plus par son nom. Pour tout le monde, il était devenu N'Gor Niébé, pour ceux du village et pour ceux du pays.

Agacés de son refus, ses camarades se jurent de lui en faire manger: ils circonviennent son amie, la belle N'Déné:

- N'Déné, nous te donnerons tout ce que tu voudras: boubous, pagnes, argent et colliers, si tu arrives à faire manger des niébés à N'Gor qui commence vraiment à nous étonner, nous, ses frères, car il ne nous explique même pas les raisons de son refus. Aucun interdit n'a touché sa famille concernant les haricots.

N'Déné promet et, pendant trois nuits, se montre plus attentionnée et caressante qu'à l'accoutumée, si bien qu'N'Gor finit par lui demander ce qu'elle veut de lui. Elle voudrait, comme preuve d'amour, qu'il mange des haricots, ne serait-ce qu'une poignée. « Si tu m'aimes vraiment, comme tu le dis, tu le feras, et moi seule le saurai ». N'Gor accepte, pour lui prouver son grand amour, et N'Déné prépare une calebasse de haricots, épicée et appétissante.

N'Gor se leva, se lava la main droite, s'assit sur la natte, près de la calebasse, et dit à son amante:

- N'Déné, il est dans Diakhaw une personne à qui tu donnerais ton nez pour qu'elle vive si elle venait à perdre le sien, une personne dont le coeur et le tien ne font qu'un, une amie pour laquelle tu n'as aucun secret, une seule personne à qui tu te confies sincèrement ?

- Oui ! fit N'Déné.

- Qui est-ce ?
- C'est Thioro.
- Va la chercher.

N'Dèné alla chercher son amie intime. Quand Thioro arriva, N'Gor lui demanda:

- Thioro, as-tu une amie intime, la seule personne au monde pour qui tu ouvres ton coeur ?
- Oui ! Dit Thioro, c'est N'Gonè.
- Va dire à N'Gonè de venir.

Thioro alla quérir N'Gonè, sa plus-que-soeur.

Lorsque N'Gonè arrive, N'gor lui pose la même question, et, chacune allant chercher son amie la plus chère, il se trouve bientôt entouré de douze femmes.

- N'Dèné, ma soeur, dit-il alors, je ne mangerai jamais de haricots. S'il m'était arrivé de manger ces niébés préparés par toi ce soir, demain toutes ces femmes l'auraient su, et, d'amies intimes en amies intimes, de femmes à maris, de maris à parents, de parents à voisins, de voisins à compagnons, tout le village et tout le pays l'auraient su.

Ces deux histoires sont en apparence sans rapport: la première parle de honte publique, persistante et tenace, après un pet déplacé; la seconde d'un piège déjoué concernant une pratique alimentaire singulière. Cependant, l'histoire de Mawdo donne implicitement et par anticipation le motif dissimulé dans celle de N'Gor Sène: si le refus de manger des haricots reste mystérieux pour les « frères » et camarades de N'Gor, ses motivations sont d'emblée très claires pour le lecteur ou l'auditeur: il lui suffit de se rappeler la corrélation entre haricots et flatulence... Mais ce n'est pas seulement à cet égard que les deux histoires se complètent. Elles sont comme le recto et le verso d'une relation au corps et à la parole d'autrui. Dans les deux cas, le contenu du potin n'est guère important - c'est du vent -, il n'est pas énoncé et on n'assiste pas à sa divulgation. Et cependant, dans les deux cas, cette divulgation est anticipée.

Mawdo tire les conséquences du potin avant même qu'aucun mot ne soit prononcé. Tout se fait en silence: le jugement du groupe et la décision d'auto-exclusion. Après s'être oublié, Mawdo cherche à se faire oublier, car avant même d'exister, le potin a un effet, disproportionné par rapport à sa cause. La parole anonyme, le qu'en dira-t-on anticipé, car inéluctable, fait office de jugement intégré par le fauteur et accepté par lui. Le potin est ici tout puissant et s'apparente à la *fama* latine, la réputation, qui fait et défait les destins (*fatum*) (Courrènt, 2006).

N'Gor Sène, dans la seconde histoire, anticipe le potin en anticipant, fort en amont, sa cause: pour éviter le risque de péter en public, il refuse de manger des haricots. Mais cela, ni le personnage ni le conte ne le dit explicitement. N'Gor Sène prend le potin de court: il fait en sorte, par ruse, que se matérialise, en chair et en os, la chaîne potineuse, à travers la présence des douze femmes dans la case. La preuve du potin futur, en lieu et place du secret promis par son amie, le dédouane de sa promesse et l'exempte de prouver son amour.

L'un s'oublie en public, l'autre refuse de s'oublier dans l'intimité - indice que ces deux sphères, en principe étanches, sont néanmoins liées¹, et que le potin est un médium qui fait bouger leurs frontières. Il fait passer une donnée d'une sphère qui concerne le tréfonds de l'individu à une sphère qui concerne la collectivité - un peu comme le pet.

En effet, la maîtrise du corps et la maîtrise de la parole d'autrui vont ici de pair, et c'est à un parallèle concurrentiel entre ces deux bruits, le pet et le potin, que je vais me livrer. L'hypothèse, travaillée dans d'autres réflexions de cette publication, est que le potin est une opération de passage par laquelle la collectivité récupère et intègre des données intimes et qui auraient dû le rester. Cela sous-entend que le premier responsable du potin en est la victime, qui a laissé échapper ou donné accès à son intimité.²

Dans la première histoire, Mawdo ne contrôle ni son corps ni la parole collective: dans les deux scènes, il est en position d'auditeur, non de locuteur - auditeur du griot le soir de palabre, auditeur des bergers autour du feu, lors de son retour. En revanche, sa fonction d'émetteur involontaire d'un bruit d'en-bas le transforme en victime et objet des futurs discours. C'est que ce « bruit incongru » a lieu à un moment de parole collective - la palabre -, le moment où sont racontés les légendes, les contes - et il semblerait que cette parole collective ne tolère pas l'intrusion, la concurrence d'un bruit venu du corps, en principe confiné par les règles du savoir vivre commun à la stricte intimité.

Ce moment de socialisation parfaite, délivrée du travail et des besoins du corps, qu'est la veillée, n'a pas à être perturbé par ce qui rappelle notre animalité. Péter en public, c'est transgresser la frontière entre

intime et public, et ici, entre corporel et spirituel.

Mais allons plus loin. Ce que révèle l'histoire de Mawdo, c'est que le bruit d'en-bas devient un bruit d'en haut: ce pet public, cinquante ans plus tard, est devenu un événement qui fait date, (« l'année du pet »). La puissance incroyable du potin est d'avoir transformé l'événement en instrument de datation, en repère de l'histoire collective. L'offense faite par le pet à la communauté, la communauté la retourne en la mythifiant, en lui donnant une valeur fondatrice. Le fait minime et contingent est devenu un mythe temporellement structurant: telle est l'oeuvre du potin.

Lorsque l'intime, volontairement ou involontairement, mais toujours à tort, déborde dans la sphère publique, le potin assure la restauration et la cohésion de l'ordre social autant par l'exclusion du fauteur de trouble que par la verbalisation maximale de l'événement, jusqu'à en faire une locution figée, une expression quasi-proverbiale, qui soude la communauté autour de valeurs communes.

En quoi le cas de N'Gor Sène est-il l'avvers de celui de Mawdo ? N'Gor Sène s'exclut aussi de la communauté, mais, contrairement à Mawdo, de façon mesurée et choisie. Il refuse de manger des haricots et prévient deux bruits d'un coup: en évitant le bruit corporel par une diète qui le différencie, il évite aussi le bruit qui porterait atteinte à sa réputation. Il accorde à son corps une attention qui le met à l'écart, mais un écart volontaire, destiné à empêcher une mise à l'écart subie. Cette différence engrange tout de même un type de phénomène comparable au précédent: la collectivité lui fait payer cette incongruité en l'affublant d'un surnom, « N'Gor Niébé », « N'Gor Haricot », qui le désigne, « explique qui pourra », dit le narrateur, par cela même qu'il refuse. Le surnom fonctionne en effet par antiphrase, comme si la communauté rétablissait par cette étiquette, le défaut dans lequel persiste la personne. Il comporte toute l'ironie de la communauté et indique le seuil de sa tolérance à l'égard des comportements originaux.

Ce qui va motiver le piège tendu par le groupe à l'individu, c'est le silence dont N'Gor entoure son comportement: il n'explique pas les raisons de son refus, alors qu'aucun interdit, aucune tradition, aucune règle communautaire ou sacrée, ne le rend compréhensible. La préparation du piège (lui faire manger des haricots *et* le faire savoir) a donc pour but de faire réintégrer à l'individu N'Gor Sène la communauté mangeuse de haricots, de mettre un terme à son refus de manger *et* de parler. Là encore, la maîtrise du corps et de la parole vont de pair. N'Gor Sène réaffirme l'une et l'autre en déjouant le piège: il fait parler autrui à son gré et au moment par lui déterminé (au bout de trois nuits, puis avant de manger) au lieu de laisser autrui parler de lui pendant un temps indéterminé (ce qui arrive à Mawdo). Au potin comme parole volatile et insaisissable, il oppose la présence tangible des corps, toutes les amies intimes étant réunies dans la case. De ce fait, l'intimité dont a besoin le potin pour s'étendre est mise à mal, la chaîne potineuse étant à la fois matérialisée et rendue publique par la présence de tous ses chaînons. Le potin, un peu comme le pet, ne se lâche qu'entre intimes. Lui faire une immédiate publicité, c'est transgresser ses modalités de diffusion et retourner contre lui la honte qu'il veut faire porter à son objet. N'Gor Sène fait subir au potin la publicité intempestive qui affecte le pet dans l'histoire de Mawdo et vient conforter la possibilité du parallèle entre pet public et potin.

Tous deux vibrations de l'air sortant d'un orifice du corps, le pet et le potin désignent le passage de l'air de l'intérieur à l'extérieur, de l'intime au public, et restent soumis à des modalités de diffusion strictes, qui requièrent elles-mêmes une certaine intimité. Leur contenu, quoique fort léger, et leur mode de transmission présentent donc quelques ressemblances. Ils ont toujours ou presque, pour source, une tierce personne et si l'on s'y livre avec quelque honte, ce n'est jamais sans plaisir ni soulagement. C'est que le potin, comme le pet, est tout autant dénué de valeur que vital: c'est une parole irrépressible, qu'on ne pourrait garder pour soi sans mettre à mal non seulement la santé de l'individu, mais le bon fonctionnement de la société. Si le mot « pet » participe d'expressions relatives à l'absence d'importance (« ça ne vaut pas un pet de lapin » en français, ou « to fart around » en anglais), le caractère inessentiel et sans fondement du potin apparaît dans les expressions qui le qualifient: « ce ne sont que des bruits, du vent », à travers des termes qui dénotent aussi le pet. Il est en outre un terme français qui semble les réunir, c'est celui de « billevesées ». Selon son étymologie - sans doute fictive, ce sont des « propos vides et souvent erronés », où « bille » viendrait de « beille », « boyau », et « vesée » renverrait à ce qui est ventru, gonflé d'air (selon le *Trésor de la Langue Française*).

C'est dire qu'en s'adonnant au potin, la bouche imite l'anus³ et renvoie à notre animalité, à ses besoins et à l'impossibilité de les contenir: potiner ne va pas sans quelque précipitation, hâte que relève La Fontaine dans « Les femmes et le secret » (La Fontaine, 1678 : VIII, 6)⁴, ni sans quelque inconvenance, dont le potineur ou la potineuse fait fi, en toute conscience, comme si le besoin de parler était aussi impérieux et pressant à satisfaire que n'importe quel besoin corporel. Or le propos même du potin, dans le conte africain, dans la fable, comme le plus souvent dans la réalité, concerne les excès, sexuels ou digestifs, du

corps: ou plus exactement le point où ces excès entrent en conflit avec le bon fonctionnement de la communauté, parce qu'ils distinguent et imposent la prééminence du corps d'un individu. Si les lois et les interdits visent à réguler besoins et désirs du corps pour permettre la perpétuation de la communauté, le potin a la fonction basse d'exercer leur relais dans les zones troubles qu'ils ne recouvrent pas, ou qui laissent indécises, là aussi où leur observance se relâche. Le potin serait ainsi le serf, non institutionnel, des lois du vivre-ensemble. De ce fait, il apparaît comme un instrument de régulation entre pouvoir de l'individu et pouvoir de la communauté, au bénéfice d'icelle, bien entendu.

Cependant, comme contaminé par son contenu, le potin est dévalorisé, comme tout ce qui relève du corps: ne dit-on pas souvent qu'il est « nauséabond » ? Il est donc à son tour sujet à régulation, lorsqu'il concurrence ou menace la parole « d'en haut », celle de l'esprit. De même qu'un corps pris d'un excès de flatulence, la communauté qui vit de potins au détriment des individus requiert aussi quelque remède, que N'Gor Sène ne manque pas de lui administrer: par le silence et par la mise en évidence de l'inflation potineuse. C'est que le potin, comme le pet public, est impondérable: il n'est pas possible de prédire s'il aura des conséquences anodines, bénéfiques ou désastreuses. Son lâcher peut prêter à rire et, comme l'écrit Nathalie Solomon dans le prologue à *Potins, cancans et littérature*, « être sans conséquence et destiné à être oublié » (Solomon & Chamayou, 2006 : 8). Il peut aussi détruire une existence et faire date dans l'histoire d'une communauté. Cette ambivalence explique peut-être le silence obstiné de N'Gor Sène: la raison de sa diète est à la fois trop légère, de trop peu d'importance et trop honteuse, trop intime, pour être expliquée...sans donner matière à potin.

Notes

- 1 Michael Foessel distingue dans son livre *La Privation de l'intime*, (Foessel, 2008) le public, le privé et l'intime: l'intime, dérobé au regard et à la sphère sociale, forge le politique, alors que le privé, soumis à la société, objet de contrats, en résulte.
- 2 Mireille Courrént (2006 : 32) analyse en ce sens la tournure latine *dicitur*, que nous traduisons généralement par « on dit ». Le latin persiste à faire de l'objet du discours d'autrui le sujet de la phrase, pointant la responsabilité du sujet dans ce qu'on dit de lui.
- 3 L'expression « talking shit » en rend bien compte en anglais.
- 4 Voici le début de la fable « Les femmes et le secret », *Fables*, VIII, 6: la précipitation est par nous soulignée, quant à la nature corporelle de la nouvelle, inutile d'épiloguer !

Rien ne pèse tant qu'un secret:

Le porter loin est difficile aux dames;

Et je sais même sur ce fait

Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria

La nuit étant près d'elle: « O Dieux ! Qu'est-ce cela ?

Je n'en puis plus ! On me déchire !

Quoi ? J'accouche d'un oeuf ! - D'un oeuf ? - Oui, le voilà,

Frais et nouveau pondu. Gardez bien de le dire:

On m'appellerait poule; enfin, n'en parlez pas. »

La femme, neuve sur ce cas,

Ainsi que sur mainte autre affaire,

Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire.

Mais ce serment s'évanouit

Avec les ombres de la nuit.

L'épouse indiscreète et peu fine,

Sort du lit *quand le jour fut à peine levé;*

Et de *courir* chez sa voisine.

Bibliographie

Courrént, M. 2006. 24 août 79: Quand les murs potinent. Comment lire les cancans latins ?. In: *Potins, cancans et littérature*. Perpignan : Presses Universitaires de Perpignan, pp. 31-44.

Diop, B. 1961. *Les Contes d'Amadou Koumba*. Paris : Présence Africaine.

Foessel, M. 2008. *La Privation de l'intime*. Paris : Seuil.

La Fontaine, J. (de). 1678. *Fables*.

Solomon, N., Chamayou, A. 2006. *Potins, cancans et littérature*. Perpignan : Presses Universitaires de Perpignan.